

MEMBRANE



MEMBRANE

J.S.L.H

*Reconnaissance à celles et ceux qui m'ont accompagné
dans ce parcours.*

À l'équipe de l'UTTD de Montpellier

Mes remerciements au Dr. Bourzeix.

*Mes excuses les plus sincères, profondes,
à celles et ceux que j'ai blessé dans ce chaos.*

Elle est là.

Elle colle.

Elle me colle.

Poisseuse.

Elle englue mes pensées, mes actions, mes émotions.

Putain, je suffoque.

Corps pourri. Les os déchirent l'enveloppe de chair.

Viande en mouvement, agitée de soubresauts électriques, de messagers chimiques à la ramasse.

Zombie décérébré. Pas de volonté, pas d'envie, pas d'âme.

Un « non-sujet ».

Quand tout va bien, tu vas pisser sans même y penser. Mais quand tout s'effrite, se lever, bouger sa carcasse jusqu'aux chiottes devient un projet.

Un putain de projet !

— « *Pourquoi consommez-vous ?* » me demande une voix.

Je sursaute.

Le psy.

Qu'est-ce que je fous là moi ? Comment je suis arrivé ici ? On s'est dit quoi avant ?

— « *Ben pour... me lever, aller pisser...* ».

Silence. Regard vide.

Je sens bien que cette réponse trop « organique » le saoule. Il veut plus, il veut mieux, il veut du drame, du trauma, de l'inceste, des trucs qui puent et qui expliqueraient tout.

Il veut le Graal du Sens :

« Eureka ! Voilà pourquoi ! ». Sinon, ça serait le chaos.

Remarque, s'il en veut des moments pourris, je peux lui en servir. Ça défile dans ma tête, année après année.

Flashbacks.

13 ans, ma bouche pleine de sperme et de honte.

Une lame, ma gorge, je ne respire plus.

Le métal froid d'un canon sur mon front, je suis figé.

Tentatives de suicide.

Blablabla, alouette je te plumerai... Alouette, je te clouerais le bec.

Pour de bon.

Mais bon... pas un mot ne sort.

J'observe sa mine frustrée.

— « *Pour aller pisser ?* » reprend-il en écho, patiemment, professionnel.

— « *Ben ouais, pour aller pisser* ».

Regard vide. Aussi vide que mon discours sans doute. Ou est-ce moi qui l'aspire ?

Je réalise que mes paroles sont une sorte de trou noir, une antimatière qui avale toute vitalité, tout désir, même le sien.

Ouais... je suis un trou noir. Du vide qui bouffe du plein.

Il baisse ses lunettes, souffle imperceptiblement. Je crois qu'il aimerait être ailleurs en ce moment. N'importe où, mais ailleurs. Surtout pas avec un sale

toxico de 50 kilos qui lui parle de ses difficultés à se lever pour pisser. Peut-être qu'il pense à ce soir, quand il va retrouver sa femme, ses enfants, sa piscine.

Il leur raconte quoi au dîner ?

— « *Aujourd'hui, il y en avait un, il m'a dit qu'il consommait pour pouvoir pisser, AHAHAHAHAHAH* ».

« *AHAhahahahah* ».

Ces rires résonnent. Leurs rires partagés autour du poulet rôti. Tiens, j'ai envie de foutre le feu à sa maison maintenant. Au quartier, à la ville. J'ai envie d'emmener le monde entier dans le torrent de merde qui noie mon cerveau.

Trois jours plus tard, réveil. Bouche pâteuse, yeux collés. Ciment dans les membres. Je suis toujours sur ce putain de lit. Cloué comme une planche pourrie. Ce corps n'est pas moi, il n'est pas à moi. Cloué, crucifié.

« EN VERITE JE VOUS LE DIS, C'EST MA PASSION ! »

Mince.

J'ai hurlé là ? J'ai crié ça à voix haute ? Je délire, je tremble, j'ai de la fièvre. Comment j'en suis arrivé là déjà ?

J'essaye de me souvenir.

Tout me paraît loin. J'ai cette question à la con du psy, « pourquoi consommez-vous ? ».

Fragments de mémoire éclatés aux opiacés. Trous noirs.

Lorsque cela a commencé, j'étais nu. Plus que nu, j'étais à vif. Un écorché mental échappé d'un musée d'anatomie. Chaque élément du réel venait me percuter, sans filtre. Chaos constant. Je ne comprenais rien à ce monde. Coups, lacérations, violence pour revenir, pour sentir.

Comme dans la caverne du vieux Grec. J'ai toujours su que je regardais des ombres sur le mur, mais j'ai choisi d'y croire. Tout ce bordel, cela venait de sombres mémoires. Ces fantômes du passé qui s'imposent, bouffent tout l'espace. Ce n'était plus des émotions mais des déflagrations.

Encore et encore. J'ai des images de moi, percé de balles, de lames, le corps déchiré. J'ai des films de destruction dans ma tête...

« TOUS LES BUTTER ! »

Mince... j'ai encore parlé à voix haute ? Où suis-je ?

Un métro.

Ça va. Regards vides, mines de zombies, écouteurs sur les oreilles, ces gens sont comme moi, toxicos à leur vie de merde. je pourrais vomir du sang sur place, personne ne se donnerait la peine de tourner le regard. Peut-être quelques mouvements de recul gênés pour ne pas salir leurs chaussures.

Qu'ils aillent tous crever. Leur absence de regard m'accuse. J'écraserais tout dans ce wagon ! Je renverserais... je... je suis devenu le fou du bus, le clodo du métro, l'invisible bruyant. Je comprends pourquoi ils foutent toujours le bordel les pochtrons, ils ne mendient pas des pièces, mais des regards, un semblant d'existence.

Souvenirs.

Un jour, elle est arrivée, comme ça, presque par inadvertance. Elle m'a enveloppé d'une douce chaleur, d'un feu qui réchauffe sans brûler. Elle s'est collée sur moi, plaquée. Je me sentais contenu, protégé. Je me souviens précisément de cette

sensation. Pouvoir bouger sans éclater, sans se disperser. Je n'étais plus ouvert de partout. Je pouvais exister à l'intérieur de quelque chose. Contenu.

Pour la première fois de ma vie j'avais une Peau !

En elle, je flottais dans le monde, préservé de ses vicissitudes, indifférent, Seul... Oh oui.

Enfin seul... Pour moi la solitude était insupportable, ça me tordait le ventre, ça éclatait mes viscères, j'allais crever d'abandon.

Mais là. Avec elle ? Plus besoin de rien, plus besoin de personne, elle était mon rempart ! Je comptais mes retrouvailles avec elle.

Dans l'ombre, je m'y glissais, d'abord tous les weekends, avec volupté. Puis chaque soir, chaque matin, plusieurs fois par jour.

Elle n'était pas en moi, c'était moi qui étais en elle.

Quand est-ce que l'étreinte chaleureuse de cette peau s'est transformée en garrot serré autour de mon cou ? Contacts sans saveur, rendez-vous déçus, le désir est devenu besoin, la liberté, contrainte. Son absence était une douleur sans fin et sa présence, insupportable.

Elle est devenue un bégaiement de l'esprit et moi un cadavre ambulante. La chair a fondu, le regard est mort, l'énergie aspirée. Sous son règne, nulle fantaisie, on ne rêve plus. Tout est trop organique.

Combien de fois l'ai-je quittée :

— « C'est fini, je t'arrache ! »

— « Tu reviendras, tu supplieras, ils supplient tous, ils reviennent tous » affirmait-elle calmement.

— « Moi, c'est pas pareil ! ». Moi c'est bien pareil. Je le sais, elle le sait.

Douleur, douleur, tu connais ça ? Tout ton corps balance du 220 volts, par chaque nerf, dans chaque muscle, même tes os te font mal. Tu te vides complètement.

Assis ? T'es mal. Debout ? T'es mal. Allongé ? T'es mal.

Le mal est ton être au monde. Ça grésille de partout, ça tire, ton nez coule, tes intestins coulent, tu fonds dans une putain de douleur. Tu ne peux pas dormir et tu ne supportes pas de rester éveillé. Ton cerveau est vrillé à la perceuse. Chaque seconde dure une heure, chaque heure, un jour.

Tout ce qu'elle m'a donné, elle l'a repris mille fois. Elle est peau de chagrin, qui réduit à chaque usage.

Usurière infernale, elle a exigé son dû, comme ces recouvreurs de dettes, format chars d'assaut avec des battes de baseball. J'ai payé.

Et elle avait raison, ma peau, je n'ai pas pu supporter. Je me suis fondu en elle, tremblant et rampant, plus nu que jamais, lâche et faible, j'ai supplié pour savourer son nectar.

Amer nectar en vérité... lune de fiel, dégoût, violences, arrachements et fusions... un jour sans fin... comment puis-je sortir de ce morceau de temps découpé du Réel ? Quoi que je fasse, tout se répète... Elle montre sa face cachée, hideuse... je vois enfin, derrière la douceur de cette peau, ses griffes dans l'ombre qui veulent me déchirer.

Bien sûr, j'ai cherché d'autres enveloppes. J'ai enfilé cette peau blanche, immaculée, venue d'Amérique du Sud. Elle m'offrait cet afflux de puissance, ce feu dans le corps. Pure comme la neige... éphémère comme un feu de paille. Je l'ai jetée pour revenir à la source. J'ai erré, j'ai cherché partout, toutes relations, toutes expériences, j'ai voulu me dissoudre dans les

sensations, les fêtes, le sexe, un monde sous le monde...

Je revois des visages, des bouches, des mains, des pieds, des sexes, des flashes, des nuits, des matins gris. La tête dans la lumière divine puis le visage écrasé dans la boue.

Je me souviens aussi de ce jour. Tout était sombre. Était-ce la nuit ? Étais-je mort ? J'aurais pu ne pas me réveiller... mon corps brisé sur le sol... ma bouche sèche comme le désert... je me suis pissé dessus... des cachetons, une bouteille de rhum éclatée, de la poussière brune en vrac... je respire mal... je souffre de partout... combien de temps suis-je resté dans le sombre?

Deux fois, j'ai senti la caresse de la mort... tout aurait pu finir là, comme une bougie qui s'éteint silencieusement... tout se serait arrêté... la folie, l'angoisse, la rage, les crises, les explosions, la dépression. Mais je suis revenu.

Est-ce que j'ai mérité un miracle ? Ça a commencé par un voyage, dans des îles lointaines.

Une rencontre. Une main tendue devant moi. Un espace ouvert dans le chaos. Cette femme-là était bien de chair et de sang. Elle était comme un ange, sourire radieux, yeux bleu océan, boucles blondes qui sentaient le sable, venue d'un pays de lumière. Je vois le bracelet en coquillage autour de sa cheville, je sens son corps long et chaud contre le mien, le rire en écho. Un parfum de fleurs et de vanille. Peau à peau. Je saisis cette main. L'exil. Partir. Loin. Le plus loin possible.

La lumière inonde mon cerveau. Je vois l'horizon. Les couleurs me paraissent irréelles. Chaleur, explorations, nouvelles sensations. Un autre monde existe.

— « *Adieu vieilles carnes, je vais vivre ! vivre sans vous !* ».

J'ai une vraie enveloppe maintenant. Je me sens plus fort. Je fais l'expérience de la densité.

J'existe. J'existe vraiment, sans rien, sans produits. Juste elle et moi, la vie.

Alors, *tout s'accélère tout devient possible je comprends tout je parle trop vite je pense trop vite les*

*gens ne comprennent plus qu'ils aillent se faire foutre
de toute façon je n'ai besoin de personne je dépense
tout je baise tout je dévore tout je ne perds pas de
temps à dormir je suis puissant invincible enfin moi !
Illumination ! Ouverture sur l'infini !*

Puis la chute. Le sol. Horizontal. Sans transition. Le trou. Le noir. Encore.

C'est pas un putain de film américain ici. L'amour ne sauvera rien. Ici, c'est *vices et rôles*. Les tripes à l'air, le film finit mal. Mes vieux démons... quelques mois plus tard... un an ou deux... rivières brûlantes d'alcool qui ravagent mon œsophage... corps déformé...

Morphine... te revoilà.

Oxycodone, fentanyl, kétamine... merde c'est quoi ce bordel dans mon crâne ? Ça explose, je titube... je coule... j'ai tout explosé, j'ai tout massacré... fuir encore...

Je quitte le soleil. Je laisse derrière moi le chagrin et l'amertume, j'ai brisé l'ange au regard océan. Je suis un cancer. Un ver solitaire. Je niche dans l'hôte, je le vide, je m'exfiltre par les chiottes. Tunnel de merde, obscurité crasse.

Je pars, avec en tête le début de ce poème que me récitait mon père : « Heureux qui comme Ulysse ». Je reviens en terre natale. Froid, neige, lumière terne. Le froid, le gris. Étonnamment réconfortant. Il se passe quelque chose. Je reconstruis encore et encore. Je crame et je reviens, sur les débris, sur les ruines de mes relations, de mon corps, je reviens. Quelque chose a changé.

Je le sens. Ça brûle à nouveau en moi, je ne cherche plus à éteindre le brasier. Je suis plus...fort ? À chaque étape, après chaque chute.

Elle, elle revient toujours. Quand je suis dans le sombre, quand je traverse la boue. C'est une relation sans fin. Elle revient toujours. À chaque occasion. J'apprends.

Allez ! Juste une fois, enfiler cette peau, juste une dernière?

Non. J'y reviens encore et toujours.

Un effleurage suffit. Je réagis tellement fort. Cette histoire a duré 30 ans. 30 ans de lutte, seul.

Je n'y parviens pas. Pourtant, je soigne les autres, j'ai un enfant, des diplômes, la vitrine est là mais derrière c'est le chaos. Fuir encore ? Non. Cette fois, je vais demander de l'aide. J'ai honte.

Tant pis. La honte serait de ne rien faire.

Encore une fois, 25 ans plus tard, je pousse une porte.

Je repense au psy de ma jeunesse. Il est devenu quoi lui ?

« *Pourquoi vous consommez ?* ».

Je consomme parce que je ne supporte pas le monde ni la vie, le psy.

Je consomme parce que sinon, tout va trop vite, trop fort, le psy.

Je consomme parce que sinon j'aurais fait sauter ta tête et je me serais foutu en l'air après, le psy.

Je consomme pour tout freiner, tout suspendre, le psy.

Je consomme parce que je ne sais pas vivre, le psy.

Les temps ont dû changer en 25 ans. Ou est-ce moi qui ai changé ?

Pour la première fois, je parle sincèrement de ce qui me traverse, je ne parle pas que d'elle. Finalement, je réalise que je dois parler de moi, de ma relation à elle, pas d'elle. J'en parlais, fasciné, elle prenait toute la place, dans mon discours, dans mes rêves, dans mes lectures, dans mes soins. Il fallait la tuer mentalement. Finie la romance.

« *Mets ta donne* ». Quoi ? Bizarre ce mot, en écho.
Ah, non. « *Méthadone* ».

Comme une grosse couette sur la souffrance. Une première fois. Pas d'envie de retrouver la garce. Quelques égarements mais au final, je suis sur un point d'équilibre. Maintenant qu'elle s'est décollée de moi, je vois en face le vrai problème et c'est seulement moi. Je réalise que mon humeur m'a toujours envoyé du sommet de la tour Eiffel au fond des catacombes.

Des années de montagnes russes et un seul médicament : l'héroïne.

Héroïne pour calmer.

Héroïne pour stimuler.

Héroïne pour rallumer le feu.

Héroïne pour l'éteindre.

Héroïne pour respirer.

Accompagnement, traitement. Jusqu'ici, tout va bien.
J'y pense moins mais elle reste tapie dans l'ombre.

Un matin, je me réveille dans un monde minéral. Gris et noir. Je suis dans un décor en carton avec des gens en carton. La vie m'a quittée. C'est quoi ce bordel ? J'ai déjà vécu ça. Le trou.

Répondre au téléphone, se lever, ouvrir son courrier, tout est insupportable. Je ne peux plus avancer, je ne peux plus masquer.

Silencieusement, je prépare ma sortie. J'ai tout ce qu'il faut.

Lettre aux proches, revolver, voiture, forêt, balle dans la tête : voilà le programme.

Mourir seul, loin.

Je ne sais pas pourquoi j'en parle à l'infirmière. Ça m'échappe. Je lâche un :

- « *Je pense au suicide... pardon, désolé de vous embêter avec ça* ». Mais elle m'écoutait vraiment et ça a suffi.

— « *Vous rigolez ou quoi ? C'est sérieux* » me répond-elle.

Propositions. Rencontre avec la psychiatre.

Tiens ? Elle est différente, elle. Elle m'écoute aussi. Elle n'impose pas. Hypothèse ? Trouble de l'humeur,

Bipolarité. Bon, ça colle plutôt bien avec le bordel dans ma tête. Traitement adapté, pour la première fois, on traite le problème derrière la défonce, le motif, la fonction. Je suis sorti vivant de ce bureau. Deux fois en fait. Mais c'est une autre histoire. La peau vérolée était mon traitement, ma cure et mon poison simultanément. Je réalise qu'elle n'est rien, elle n'est que ce que je fais d'elle. Elle est inerte.

Un mois plus tard, je vais mieux. Bien mieux. Je suis sur une plage. Le déclic, ça existe ?

Ce matin-là, un pas de côté, un changement de lumière. Le traitement fonctionne ? Je me lève. Pour la première fois depuis longtemps, je mets de la musique, les sons animent mon corps. En quelques secondes je me trouve à l'horizontal, face contre le sol. Je commence à faire des pompes, des abdos. J'ai mal. Je vis.

Le soir, je jette l'alcool.

Le lendemain, je jette la vape.

Je jette tout ce qui traîne.

Radicalité. J'engage. Que se passe-t-il dans ces moments-là ? Le monde minéral est redevenu chaud et lumineux.

La vie circule en moi, autour de moi. J'y crois.

C'est comme si j'avais eu un putain de parasite collé à moi qui me crachait dans le cerveau et qui venait de se détacher.

C'est pas un traitement, c'est un exorcisme.

1074 jours sans alcool, sans opiacés, sans drogues.

1074 jours pour 30 ans de chutes et rechutes.

Je compte encore.

Pas par fierté — pour ne pas baisser la garde. Elle est là, quelque part.

Elle attend la fissure, la plaie béante. J'ai mué, ma peau est neuve. Mais ce n'est pas une armure —elle reste poreuse, sensible. Elle sait toucher et être touchée, elle est vivante.

Trop beau pour être vrai ?

Si ça se trouve... je suis toujours dans mon lit en train de crever.

J.S.L.H

